

pas parfaitement à ses antécédents ? N'avait-il pas vécu longtemps dans l'obscurité et porté un de ces noms banals qui peuvent servir à cacher le mystère d'une illustre origine ?

Dans cette dernière hypothèse, master Cromby avait l'emploi du traître, et Tom n'était pas homme à s'arrêter devant la crainte de suspecter à faux la loyauté de son ancien patron. — «Après tout, murmurait-il intérieurement, j'ai toujours pensé que master Cromby me cachait à dessein mon véritable nom ! Le coquin aura été payé par mes ennemis pour m'entretenir dans l'ignorance de ma destinée légitime, et sans doute lady Miliden veut parler de ces ennemis encore intéressés à ma perte, quand elle me représente les dangers attachés à l'œuvre glorieuse que je vais entreprendre.»

Toutes ces idées se pressaient pêle-mêle dans la cervelle de Tom, et peut-être même n'avaient-elles pas la netteté de développement qu'elles ont prises sous notre plume. Littéralement, il voyait trouble et ses suppositions s'agitaient dans son esprit comme des fantômes dans le brouillard d'une nuit d'hiver. D'ailleurs il n'avait pas le temps de coordonner les mouvemens contradictoires de son imagination ; lady Miliden était devant lui, attendant une réponse aux paroles qu'elle venait de prononcer en dernier lieu et avec une émotion si vraie. Tom se décida à faire une réponse diplomatique, c'est-à-dire qu'il prit la bourse, sans mot dire, et la faufila entre sa ceinture et son kilt.

Lady Miliden s'inclina humblement pour prendre congé du prince qui venait de combler ses vœux les plus chers en ne refusant pas ce qu'elle appelait sa modeste offrande. Mais, avant de s'éloigner, elle reprit :

—Prince, permettez-moi de vous adresser encore un mot : vous êtes ici chez vous, veuillez avoir la bonté de vous en souvenir. Tout ce qui est ici vous appartient ; les meubles de cette chambre ont été copiés sur ceux que j'ai vus autrefois dans la chambre de votre père, à White-Hall : j'ai fait sculpter votre chiffre et vos armes sur la frise de cette alcôve ; enfin vous n'avez qu'à ôter les toiles qui couvrent ces tableaux, et vous serez au milieu de vos ancêtres.

Lady Miliden s'inclina de nouveau avec le plus profond respect, et comme Tom avançait sa main vers elle, dans l'intention de la reconduire, la vieille dame prit cette main et la baisa avec toute l'ardeur du loyalisme le plus enthousiaste. Alors elle se retira en marchant à reculons et disparut derrière la porte secrète, après s'être inclinée une troisième fois.

—Qui suis-je ! se demanda Tom à haute voix quand il fut seul, et en se tâtant pour constater son identité ; tout ceci est-il un rêve ou une réalité ? Voyons donc mon chiffre, voyons donc mes armes !

Il monta sur une chaise pour atteindre à la frise de l'alcôve, dont il ne pouvait point d'en bas distinguer assez nettement les sculptures. Ces sculptures reproduisaient, outre les armes d'Angleterre, le dessin d'une médaille frappée depuis une vingtaine d'années et dont voici la description exacte : un enfant assis dans un berceau et tenant dans chacune de ses mains un serpent qu'il étrangle entre ses doigts serrés ; plus bas, la légende : *Monstris dant funera cume* ; plus bas, encore le chiffre C. E., encadré dans un écusson supporté par deux griffons ailés.

Tom examina attentivement les différents détails qui pouvaient l'aider (au moins l'espérait-il ainsi) à débrouiller le chaos de ses souvenirs. Malheureusement il ne savait pas assez bien le latin pour comprendre le sens de la légende, et quant aux lettres qui formaient le chiffre, il lui était impossible encore de s'en faire l'application.

Tom mit pied à terre, décidé à poursuivre son enquête. Il jeta les yeux sur les grands cadres couverts de toile grise qui contenaient, selon lady Miliden, les portraits de ses aïeux ; et en ce moment on eût pu traduire trivialement ses réflexions intérieures par ces mots : Je ne serais pas fâché de connaître mes aïeux. En conséquence, il débarrassa lestement de leur chemise les cadres mystérieux, et il fut presque effrayé de la multitude d'images guerrières qui s'offraient à ses yeux. Tous ceux que le pinceau avait reproduits étaient des hommes robustes bardés de fer depuis les pieds jusqu'à la tête et appuyés sur une lance, sur une épée, sur une pique, sur un claymore. Au bas de chaque portrait on lisait un nom, une légende et le titre des dignités qui avaient appartenu au guerrier en peinture. Ainsi, au bas du portrait d'un homme remarquable par son air farouche et par la barbe inculte qui lui cachait à moitié le visage, on lisait *Robert Bruce, roi d'Ecosse*.

Plus loin, et comme pour faire contraste avec cette image des temps héroïques, apparaissait un homme de moyenne taille vêtu simplement et ayant plutôt l'air d'un bourgeois que d'un personnage couronné. Celui-ci pourtant avait deux couronnes au lieu d'une, et sous ses pieds on découvrait cette inscription : *Jaques Ier, roi d'Angleterre et d'Ecosse*.

L'un des portraits qui fixa pendant quelque temps l'attention de Tom était celui d'un homme couvert de son armure et dont la physionomie se faisait remarquer par un air de profonde tristesse. Le nom qui se trouvait au bas de ce tableau était celui de Jacques III, et autour du nom s'enroulait en guirlande cette légende expressive : *Bis venit, vidit, non vidit, flens qui recessit*.

Evidemment cette légende faisait allusion aux deux expéditions de Jacques III, dont la dernière avait été si désastreusement conduite en 1715 par le brave mais inhabile comte de Mar.

En examinant un à un tous les personnages qui composaient cette galerie de rois, Tom fut véritablement étourdi : Roi d'Ecosse ! roi d'Ecosse ! roi d'Ecosse ! répétait-il à chaque fois qu'il dépoillait un cadre de son enveloppe. Puis son étourdissement faillit aller jusqu'à l'ivresse, lorsqu'il fixa les yeux sur le portrait qui s'offrait à lui le dernier. Ce portrait en pied était celui d'un jeune homme de vingt-cinq ans environ, qui portait exactement le costume que Tom portait lui-même. Comme Tom, il avait le plaid de tartan, le kilt des montagnes, les brogues de cuir non tanné, et la croix de St-André. Ainsi vêtu et avec ses cheveux blonds qui tombaient en boucles sur ses épaules, ce jeune homme ressemblait à Tom presque à s'y méprendre. Sur le tranchant de la

claymore que le jeune homme tenait dans sa main, l'artiste avait écrit deux noms : *Charles-Edouard* ! Cette étrange coïncidence frappa vivement Tom. D'abord il examina comparativement tous les détails du costume représenté sur la toile et de celui qu'il portait, pour s'assurer de leur exacte conformité. Ensuite il se posa devant une glace, afin d'établir la même comparaison entre ses traits et les traits inanimés de sa copie. Le résultat de la double épreuve fut cette conclusion :

—Je suis donc Charles-Edouard ! Et comme l'a dit fort bien la noble dame qui s'appelle modestement ma servante, je suis ici au milieu de mes aïeux ! Mes aïeux étaient rois d'Ecosse !

Le lecteur se rappelle ce porteur d'eau que le kalife Haroun-al-Reschid trouve un jour endormi dans les rues de Bagdad, et fait emporter dans son palais. Que le réveil du pauvre diable dut être sublime de bouffonnerie ! Le voilà mollement étendu sur un magnifique divan. Près de lui sont alignés deux rangs d'esclaves qui attendent respectueusement ses ordres. Il demande ses habits, ses habits de la veille, tout déchirés et souillés de boue : on lui apporte un magnifique turban, semé de pierres précieuses, un caftan garni d'émeraudes, une pelisse du plus beau travail et des pantoufles à faire envie au kalife lui-même. Il a faim : voici qu'une table magnifiquement servie et couverte de mets odorans se dresse devant lui comme par enchantement. Il veut boire : on lui verse à pleine coupe une liqueur exquise, à lui qui s'était grisé la veille de mauvais opium. Le pauvre diable se demande à peu près comme Sosie : « Suis-je bien sûr d'être moi ? » Ses idées s'embrouillent, sa tête déménage : Porteur d'eau, mon ami, vous deviendrez fou infailliblement !

Il en était à peu près de Tom comme le porteur d'eau de Bagdad. Etourdi et comme ivre, il s'était de nouveau laissé tomber dans un fauteuil. Des horizons inconnus se déroulaient à ses yeux, de fantastiques merveilles se promenaient pêle-mêle dans tous les coins de son imagination ; couronnes et sceptres dansaient devant lui. Il répétait, mais cette fois avec une sorte d'égarément, les mots sacramentels de la prophétie de Marthe : « Tu seras riche et puissant un jour ! »

Cependant cet état d'ébranlement cérébral ne dura pas longtemps. Au grand étonnement de Tom, une espèce de frisson léthargique s'insinua dans tous ses membres ; ses yeux se fermaient malgré lui, sa tête appesantie s'affaissait sur ses épaules, en dépit de ses efforts pour la maintenir.

—Oh ! le vin que l'étranger m'a fait boire ! s'écria-t-il presque en sursaut, et déjà succombant à l'engourdissement qui paralysait tout son être. Si pourtant j'avais bu du poison !

Tom agita encore faiblement sa main crispée, puis il laissa tomber sa tête sur le coussin, et l'on n'entendit plus que le bruit régulier d'une haleine paisible. Le roi d'Ecosse en perspective dormait d'un sommeil aussi profond que le plus obscur bourgeois des trois royaumes.

En ce moment, l'étranger qui jusqu'ici semble jouer le principal rôle dans les événements que nous racontons, entra doucement, et après avoir contemplé quelque temps Tom endormi, il s'approcha de lui sur la pointe du pied, le souleva dans ses deux bras et l'alla déposer sur le lit de parade. Cela fait, il tira avec soin les rideaux de façon à cacher complètement le dormeur et se retira comme il était venu. Au bout de quelques instans il rentra suivi de sept personnages vêtus comme lui et dont il eût été impossible de définir la condition.

Ces sept hommes étaient les chefs des principaux clans jacobites, c'est-à-dire outre le vieux lord Lovat et le jeune Lochiel, que nous avons déjà nommés, Clamrarneld et Bois-dole son frère, Donald de Stéat et le lord de Macleod les deux plus riches propriétaires de l'île de Skie, et enfin le chef du clan des Stewarts ou Stuarts. Pendant que les nobles Highlanders s'asseyaient et formaient un cercle dont l'étranger occupait le centre, un simple montagnard, le seul de tous qui portait le costume national, se plaça debout, sa claymore en main, sur le seuil de la porte, comme pour défendre le passage et protéger le secret de la délibération qui allait avoir lieu. Ce simple montagnard n'était autre que notre vieille connaissance, le héros de l'auberge de la Hache du Lochaber, le compagnon intrépide du gigantesque Diksdale, le brave et loyal Burke.

—Monsieur, vous voyez que nous sommes gens de parole, dit le premier le vieux lord Lovat en fixant sur l'étranger son regard perçant qui révélait les habitudes cauteleuses et l'excessive finesse de ce Mohican des montagnes de l'Ecosse. Nous vous avons promis de venir : nous voici. Mais permettez-moi de vous prévenir que cette réunion sera la dernière, et que pour mon compte je ne veux plus exposer ma vie dans l'intérêt d'une cause dont jusqu'ici vous êtes le seul agent responsable. Je ne prétends pas suspecter votre loyauté, entendez-vous, sir Murray ; mais n'est-il par extraordinaire que depuis quinze jours vous nous teniez dans ces contrées, au milieu de mille périls, en nous persuadant que le prince est débarqué et qu'il veut nous voir, ne fût-ce que pour entendre de notre bouche les objections que nous opposons à ses desseins. Êtes-vous en mesure ce soir de tenir votre promesse si souvent démentie par l'événement ? Le prince est-il réellement débarqué sur sa terre d'Ecosse ? Où se cache-t-il ? Nous irons le chercher et nous lui porterons respectueusement les conseils de notre expérience. Mais ne comprenez-vous pas, sir Murray, que nous ne pouvons pas exposer plus longtemps notre liberté et notre vie sur la foi d'un homme...

Lord Lovat s'arrêta. L'astucieux vieillard affectait très-souvent de suspendre une phrase commencée, comme pour chercher ses mots, mais en réalité pour dissimuler sous une apparence de bonhomie la cruauté de ses réticences. Celle qu'il venait de se permettre offensa vivement l'étranger, à qui nous restituerons désormais son véritable nom.

—Que voulez-vous dire, mylord ! demanda sir Murray de Broughton en rougissant.

—Rien qui ne soit honorable pour vous, monsieur, répliqua lord Lovat, qui ne jouait jamais le rôle d'agresseur sans avoir ménagé d'avance ses moyens de retraite ; laissez-moi

achever ma phrase et en rétablir le véritable sens. D'un homme, voulais-je dire, très honorable, mais qui enfin n'a que sa valeur personnelle ; et n'a sans doute pas la prétention de représenter suffisamment le fils de Jacques III.

La figure de sir Murray avait repris son calme habituel, et la rougeur qui l'avait un instant couverte s'était rapidement effacée.

—Ce que vous dites, mylord, est parfaitement raisonnable, répondit-il avec un sang-froid qui n'avait d'égal que le sang-froid de lord Lovat, et je confesse que je me suis trop hâté d'interpréter le sens de votre pensée. Quant à ces questions que vous m'adressez, mylord, avant d'y répondre je désire connaître les intentions précises de ceux qui m'écoutent. Pour les vôtres, mylord, je les connais déjà.

—Et moi aussi, je connais les vôtres, dit lord Lovat toujours impassible. En prolongeant cette délibération, vous voulez encore gagner du temps, nous leur en avons encore une fois à l'aide de fausses espérances, et finir par nous dire : « Le prince n'est pas encore arrivé, mais attendez quelques jours, il arrivera. » Nous avons assez attendu, sir Murray ; voilà l'opinion de ceux qui vous écoutent.

—Vous n'attendrez pas plus longtemps, mylord ? Ces paroles prononcées par sir Murray de Broughton avec une assurance mêlée de colère causèrent dans l'assemblée ce frémissement que produit l'attente d'un grave événement.

—Le prince est-il ici ? demanda la jeune Lochiel qui, malgré son parti pris d'impassibilité, se sentait déjà émue à l'idée de cette supposition.

Sir Murray de Broughton ne répondit pas à cette question, mais il s'approcha de l'alcôve et en tira brusquement les rideaux.

Tom conservait toujours l'attitude que sir Murray de Broughton lui avait fait prendre ; il était couché sur le côté, la tête penchée un peu en avant et le visage tourné vers les spectateurs. Sa main droite reposait sur son cœur, tandis que sa main gauche semblait s'appuyer sur la garde de son épée. Ses cheveux blonds ruisselaient en cascade soyeuses autour de son cou et jusque sur ses épaules, et l'ombre de ses longs cils abaissés donnait à son visage une expression de sérénité charmante.

Ce spectacle parut causer une vive émotion aux nobles highlanders, et lord Lovat lui-même ne put s'empêcher de la partager. L'aspect de ce jeune homme endormi et confiant leur rappelait mille souvenirs tristes et doux et ressuscitait en eux le sentiment toujours si vivace de leur vieille nationalité écossaise. Ce jeune homme, c'était le dernier rejeton d'une race de rois légitimes, c'était le dernier représentant de l'Ecosse indépendante et glorieuse, et comme pour mieux parler à leur imagination, on eût dit que ce jeune homme avait voulu résumer dans son costume toutes ces légendes héroïques, toutes ces superstitions des temps écoulés, toutes ces chères et fraîches illusions, qui vivaient encore au cœur de tous les Ecossais. La croix de Saint-André, le plaid de tartan et l'épée, signifiaient la royauté, la patrie, la gloire.

—Vos intentions sont toujours les mêmes ! demanda sir Murray de Broughton au jeune Lochiel dont l'émotion paraissait plus vive encore que celle de ses compagnons. Quand votre prince vient vous confier sa fortune et sa tête, abandonnez-vous l'une, et livrez-vous l'autre à un Anglais qui la paierait au poids de l'or ! N'êtes-vous plus le petit-fils d'Evan Caméron !

Ces paroles firent tressaillir douloureusement le jeune chef. Il porta vivement la main à ses yeux pour contenir une larme prête à s'échapper, mais rassérénant sa voix autant que possible, il répondit à sir Murray :

—Ce que je vous ai dit, je suis prêt à vous répéter ; nous ne pouvons plus rien pour la cause des Stuarts. Sans le secours du gouvernement français toute tentative de restauration serait une folie inutile et coupable !

Ainsi, le petit fils d'Evan Caméron, reprit sir Murray avec une généreuse chaleur, refuse de combattre sous les drapeaux du fils de Jacques III. Le jeune Lochiel craint de verser inutilement quelques gouttes de son sang pour une cause qui compte des martyrs dans sa famille ; cela est-il vrai, est-il possible ? continua sir Murray en prenant la main du jeune chef qui trembla dans la sienne. Quoi ! c'est vous qui vous chargerez de répéter froidement à votre prince : « L'Ecosse ne peut plus rien pour vous, les Ecossais n'ont plus de sang à répandre en votre nom ! » Et si le prince s'éveillait en ce moment, s'il se dressait devant vous, s'il vous disait, comme il vous le dira : « Ne suis-je plus votre prince, votre compatriote, votre ami ? Abandonnez-moi donc puisque vous le voulez. Je combattrai, je triompherai ou je mourrai sans vous. J'ai déjà autour de moi quelques amis ; encore quelques jours, et avec eux j'arbore l'étendard royal et j'annonce à la Grande-Bretagne que Charles Stuart est venu réclamer la couronne de ses ancêtres, prêt à vaincre ou à périr. Lochiel, dont mon père n'avait si souvent vanté la fidèle amitié, peut rester chez lui. Il apprendra par la gazette le sort de son prince. »

Sir Murray s'interrompit pour laisser le temps à la sanglante ironie qui terminait cette prosopopée de s'enfoncer jusqu'au cœur du jeune Lochiel puis il reprit avec entraînement :

—Eh bien, si le prince vous parlait ainsi, que lui répondriez-vous ?

—Je ne sais ! balbutia le jeune chef ; mais je ne veux pas avoir à lutter contre ma propre faiblesse, ajouta-t-il après une pause. En conséquence, je n'attendrai pas le réveil de son altesse royale ; je vous charge de lui remettre cette protestation, que presque tous les chefs des clans ont signée avec moi, et qui contient l'expression respectueuse, mais sincère, de nos résolutions immuables.

La protestation que le jeune Lochiel présentait à sir Murray exprimait sommairement la résolution, prise en effet par la grande majorité des chefs de clans, de ne pas armer un seul homme si Charles-Edouard ne venait pas en Ecosse avec des troupes régulières.

Le vieux lord Lovat donna le premier son assentiment à la détermination que le jeune Lochiel venait de prendre ; Clamrarneld et Boisdale, son frère, l'imitèrent. Sir Murray jeta